

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME TREIZIÈME

1894

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS

G. MASSON, LIBRAIRE

20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1895

COMMUNICATIONS

**LES EXPOSITIONS ETHNOGRAPHIQUES DU PARC
DE LA TÊTE-D'OR EN 1894***LES VILLAGES NÈGRES*RAPPORT PAR LE D^r L. DIDELOT

Parmi les attractions qui ont le plus contribué au succès de l'Exposition universelle de Lyon, on peut citer en première ligne les diverses expositions ethnographiques réunies au Parc de la Tête-d'Or. Plusieurs centaines d'indigènes distribués en villages, campements ou tentes, originaires surtout de l'ouest africain et de l'Extrême-Orient s'y voyaient, vaquant chaque jour à leurs occupations habituelles. La Société d'anthropologie ne pouvait manquer de leur réserver une visite qui à l'intérêt scientifique ajoutait tout l'attrait du pittoresque. Aussi le 4 octobre dernier, répondant à l'appel de notre dévoué Secrétaire général à peine de retour de ses dernières explorations, nous rendions-nous sur les bords du lac, devant les Palais coloniaux. Là commençait notre voyage en lointain pays. M. Guinard vous dira ce que nous avons vu en Extrême-Orient; il ne me reste donc qu'à résumer notre visite à l'Exposition ethnographique, commerciale et industrielle de l'Afrique occidentale, organisée par M. J. Barbier, délégué du Comité supérieur.

Les villages soudanais, dahoméens et sénégalais, installés non loin du pont couvert, sur les rives du lac, entre celui-ci et le Rhône, présentent l'aspect le plus original. Le premier, entouré de murs en terre percés de meurtrières et de barbacanes, et flanqués de tourelles irrégulières, représente le *tata de Nioro*, ville fortifiée du Ripp. Dès que l'enceinte est franchie, se montrent les rives du lac, et, près du Warf, trois pirogues d'inégales dimen-

sions, telles que les emploient les noirs du golfe de Bénin. Creusées dans un tronc d'arbre, les deux plus petites sont manœuvrées par un seul payeur; la plus lourde munie de banquettes, marche à la pagaie ou à la voile. Mais c'est surtout comme plongeurs, et pour leur agilité à saisir sous l'eau la petite pièce blanche lancée du rivage, que les piroguiers Lebons font l'admiration des visiteurs. A deux pas se trouvent leurs huttes en roseaux avec des toits ronds couverts de paille. Il en est de toutes dimensions, et de deux à dix indigènes peuvent y prendre leurs repas et s'y reposer.

L'entrée du village soudanais se signale par une construction bizarre, en terre battue, recouverte d'un toit plat envahi par les herbes, et muni de gargouilles. Puis l'on s'engage dans une rue tortueuse et étroite, reproduction fidèle de celles de *Bakel* où se coudoient nègres et berbères. De petits enclos fermés de barrières en jonc servent de cour, et, pour compléter l'illusion, les murs crevasser laissent échapper les tiges poudreuses de l'aloès et du yucca.

D'ailleurs un véritable jardin botanique, compris dans l'enceinte du village soudanais, rappelle au visiteur les plantes les plus usuelles de la côte : Cannas, Kolatiers, Mangots, Daturas, Cactus, Piments, Arachides, Millet, Niebès, Ricins, Papayers, Baobabs, s'y développent, représentés souvent par plusieurs variétés. A l'issue de la rue de *Bakel*, la vue s'étend sur un large espace occupé en partie par une grande hutte avec promenoir circulaire pareil à ces constructions de la Côte-d'Ivoire, où les indigènes tiennent leurs palabres. Le village se complète par la *Mosquée de Nokhognilé*, construite d'après les plans et photographies du capitaine Binger. A l'intérieur se voient des cartes géographiques et de nombreuses photographies prises par M. J. Barbier pendant son long séjour au Sénégal. C'est là le centre de l'agglomération soudanaise qui, sous les yeux des visiteurs, se livre à ses occupations habituelles : les uns, actionnant un métier d'une surprenante simplicité, tissent la laine aux voyantes couleurs, d'autres, entourés de débris de cuirs de toutes nuances, confectionnent des babouches, des enveloppes d'amulettes et des garnitures de sabre; d'autres enfin travaillent l'or et l'argent et ornent de fines ciselures, bagues, boucles d'oreilles et autres bijoux délicats. Disons

cependant qu'ici le travail semble l'exception, et la vie oisive la règle, sans doute afin de mieux garder la couleur locale. Les femmes avec leur enfant ligoté sur le dos, s'occupent surtout des apprêts du repas; les hommes se promènent, comparant peut-être, entre deux ondées, le soleil lyonnais au soleil africain; tous charment leurs loisirs par l'usage du tabac qu'ils fument dans de très petites pipes à fourneau de terre.

Nous franchissons la passerelle et pénétrons dans le village sénégalais, formé de huttes Ouolof, derrière lesquelles se dissimulent des baraquements plus confortables nécessités par la rigueur relative du climat. Puis viennent, semblables à de grandes ruches, les greniers à mil où l'on serre le grain, la fontaine où le linge est lavé dans de grande Calebasses, enfin une minuscule mosquée en terre battue où, matin et soir, les indigènes se rendent pour la prière. Une hutte circulaire, plus grande que les autres, sous laquelle fume quelque peu un feu de petit bois, semble le rendez-vous favori des ménagères de l'endroit: l'une, armée d'un gros pilon en bois de Gonaké, écrase le mil dans un mortier de même substance; une autre sépare tant bien que mal le son de la farine qu'une troisième va transformer en couscous: cette farine, légèrement mouillée est remuée à la main dans une calabasse où elle se granule bientôt entre les doigts disjoints. Sa cuisson se fait à la vapeur que dégage une marmite de fonte sur laquelle est lutée une autre calabasse criblée de nombreux petits trous. Un linge grossier sert de couvercle à cette préparation assaisonnée de piment, d'ail et de jus de tomate. A ce mets qui fait la base de leur alimentation, les indigènes ajoutent le riz, les nérés, le maïs, et la viande rôtie du bœuf et du mouton. L'eau ordinaire dans laquelle ils font parfois infuser du gingembre écrasé est leur boisson habituelle.

Les beaux-arts sont représentés aux villages noirs par la danse et par la musique. Une demi-douzaine de griots accroupis sur des nattes font retentir l'air des sonorités les plus discordantes: comme instruments à cordes, deux *koras* ou harpes et un *gniagnor*, ou violon monocorde des Peuls et Toucouleurs; comme instrument à vent, la *flûte Bambara*, puis les instruments à percussion les

plus variés, les *M'tama* ou tambourins du Soudan et de Timbouctou, les *gorons* ou tambours sénégalais, tout cela suit l'inspiration vaguement musicale d'un chef d'orchestre qui manœuvre l'appareil sonore le plus compliqué : les deux poignets munis de *gnial* ou grelots d'accompagnement, il frappe en cadence à l'aide de petits marteaux un *Balafou* ou piano xylophone dont les lamelles tendues ont leurs sons renforcés par une rangée décroissante de petites Calebasses formant résonnateurs.

Bientôt le rythme monotone de ce diabolique orchestre se précipite et prend une allure guerrière ; un autre artiste entre en scène : c'est le Dahoméen Modiba qui, armé d'un sabre fortement recourbé, s'élançait et exécute la danse de la Provocation, et lorsque ses gambades, dont quelques-unes ne manquent point de caractère, commencent à se ralentir, un autre lui succède et ainsi jusqu'au soir. — La musique est aussi de règle dans toutes les cérémonies de quelque importance, et nous en avons récemment entendu les accents sauvages qui fêtaient le « baptême » de la jeune Fatou-Si-Julie, dernière fille de l'interprète Ibrahim.

Cette exposition exotique, qui comprenait vingt-deux familles et leur domesticité, présentait un certain intérêt au point de vue ethnographique. Sans doute, certains d'entre eux, notamment les Touaregs, s'écartaient visiblement des types bien connus du Soudan et du Sahara ; quelques-uns même appartenaient sans conteste à la population si mélangée de Saint-Louis et de Dakar ; mais la pureté relative des autres faisait une heureuse compensation, et nous eussions songé à prendre quelques mesures anthropométriques, si les races du Sénégal et du haut Niger n'avaient été, de la part de M. le Dr Collomb, l'objet d'une étude approfondie, insérée dans le tome quatrième de notre *Bulletin*. (Séances du 6 juin et du 7 novembre 1885.)

La race *Ouolof* y était notamment représentée par une vingtaine d'hommes et femmes, dont plusieurs d'une remarquable beauté. Leur haute stature, leur buste admirable de largeur et de force, l'attache gracieuse du cou, leur faible prognathisme, la couleur ébène de leur peau luisante et comme vernissée ; leurs lèvres plus mates, modérément épaisses, recouvrant des incisives à peine,

inclinées ; mais, par contre, la maigreur relative des jambes presque dépourvues de mollet, le gros orteil fortement détaché d'un pied trop plat, la forte ensellure des femmes, tout, chez ces Nigritiens du littoral, se montre conforme aux descriptions si précises de Taintain et de Topinard.

Parmi les autres indigènes, nous observons quelques *Mandingues*, moins noirs et moins crépus, mais plus prognathes que les Ouolofs et facilement reconnaissables à leur nez écrasé à la base, muni de narines béantes, ovales et parallèles ; des *Bambaras* très noirs, mais à type nègre moins accentué, tandis qu'il s'exagère par un prognathisme remarquable chez quelques *Soussous* originaires des rivières du Sud, enfin des *Toucouleurs*, sortes de métis de Poullo et de Nègre. Ce dernier groupe, de détermination ethnographique si discutée, était surtout représenté par deux femmes, la mère et la fille, rivalisant, par le soin de leur parure, de coquetterie africaine : leur coiffure, chef-d'œuvre de patience, dresse en forme de casque ses mille petites tresses qu'emprisonne une gaze noire et que rehausse de leur éclat l'ambre, l'argent et les verroteries. Un nègre *albinos* et un médecin *Peul* complètent la population du village. Le premier, né de père et mère parfaitement noirs, présente les caractères nègres les plus nets : cheveux laineux, nez épaté, lèvres épaisses, dents inclinées ; mais il a la peau blanc rosé, les cheveux, les cils et les sourcils parfaitement blancs, et ses yeux, dont l'iris est à peine pigmenté, semblent supporter difficilement la lumière du jour. Ses allures sont lentes et semblent en rapport avec une certaine mollesse intellectuelle. Tout autre est le second, natif de Dagana. Rien dans son aspect extérieur ne rappelle le nègre : sa taille est médiocre, son visage ovale ; le nez, presque droit, n'est que peu aplati ; les lèvres, relativement minces ; laissent voir des incisives presque verticales ; les cheveux sont bruns, lisses et assez fins ; la peau jaune rougâtre n'est guère plus colorée que celle de nos officiers au retour des manœuvres d'automne. Ces caractères, conformes à ceux que M. Taintain assigne aux *Peuls Foulbé* de race pure, semblent confirmer l'idée émise par le D^r Verneau, que les deux Africains présentés comme *Peuls* aux visiteurs de l'Exposition de Paris en 1889,

n'étaient que des métis chez lesquels le sang nègre prédominait. L'ensemble de la physionomie exprime la paix et le recueillement ; le regard est à la fois doux et observateur, comme il convient à un homme qui cumule les fonctions de prêtre musulman et de médecin. En quittant son pays, il a pris sa houlette, son sac à médicaments, et, entre deux planchettes, un peu de sable, emblème de la terre natale. Ici, à défaut d'une vue étendue sur les marigots du Sénégal, il a choisi, à l'entrée de la *rue de Bakel*, une hutte de paille ni trop grande ni trop petite, ni trop haute ni trop basse et donnant sur le lac. Ibrahim lui traduit notre demande, et, de bonne grâce, il étale devant nous ses remèdes, poudres aromatiques, baumes et résines de couleurs variées. Les traits de son visage restent immobilisés dans une sorte de douceur résignée. Il a dû, cependant, soupçonner des confrères ; peut-être aussi s'incline-t-il devant leur science, car il s'est fort bien trouvé l'autre jour de quelques prises d'antipyrine.

En quittant le village sénégalais, M. J. Barbier nous conduit dans deux pavillons adossés extérieurement à la clôture d'enceinte. L'un d'eux représente exactement une case de traite à Thiès (Cayor) ; les noirs s'y approvisionnent journellement de vêtements et de comestibles. L'autre contient une sorte de musée colonial : collections zoologiques et botaniques, denrées, poteries, armes, instruments de musique, tissus d'importation et d'exportation.

Aujourd'hui, tout cela a disparu avec l'arrivée des premiers froids ; aucune exposition ethnographique française n'avait été plus complète ni plus nombreuse ; l'affluence des visiteurs a ajouté à son succès d'organisation un succès financier, ce qui est rare. De semblables tentatives sont salutaires : aux immobilisés elles donnent l'illusion des voyages ; aux indifférents, elles peuvent en donner le goût ; elles suggèrent et précisent les échanges commerciaux, élargissent les idées sur la nature de l'homme et son rôle social, et peuvent contribuer aux progrès de la belle science qui nous réunit ici dans une pensée commune.

M. Chantre remercie M. Didelot de son intéressant rapport, à propos duquel il rappelle que des mensurations ont été prises, sur

des individus appartenant aux races noires qui figuraient à l'Exposition, par le D^r Collomb, lequel, dans ses voyages, a récolté des matériaux intéressants dont il s'est servi pour donner d'excellentes descriptions des Mandings, des Toucouleurs et des Bambaras.

De pareilles études anthropométriques chez les types amenés par M. Barbier n'auraient pas appris grand'chose, car leur pureté était douteuse.

Ainsi le Touareg qui faisait partie de la collection était au trois quarts nègre; il n'avait rien du Touareg, qui est un berbère.

Les Peuls ne correspondaient pas à ceux que représentent les photographies.

QUELQUES OBSERVATIONS POUR SERVIR AU DÉTERMINISME DE LA COLORATION DES OISEAUX ET DES MAMMIFÈRES DOMESTIQUES

PAR M. CH. CORNEVIN.

L'apparente diversité des plumages et des robes des animaux frappe d'abord vivement le biologiste qui voyage. Quand les excursions sont variées et longues, l'étonnement des premières observations disparaît, des rapprochements s'établissent dans l'esprit, car on voit les mêmes couleurs réapparaître.

Cette réapparition amène tout naturellement à se demander s'il n'y a pas un lien entre une coloration déterminée et le milieu où on la rencontre et elle pousse à le rechercher.

Est-il nécessaire de rappeler que dès le début des études d'histoire naturelle on s'est posé cette question, puisque Hérodote et Aristote la soulevèrent, mais elle n'est pas résolue entièrement et c'est sans avoir été contredit que M. de Quatrefages a pu écrire que tout dans l'histoire anatomique et physiologique de la coloration est *comme si* elle était le produit des milieux, mais que pourtant la preuve n'en est pas faite.